

## Me Voici, Le Grand Tétras

Une libellule s'est posée sur une berge de marais, la grenouille rousse aimerait bien la manger. Une biche grignote les feuilles d'un buisson. L'ours vient de découvrir une multitude de baies qu'il garde pour lui et déguste goulûment. Un faucon les domine tous en vol stationnaire: le mulot est repéré.

Et moi?

Le soleil brille dans le ciel, mais des nuages gris s'approchent dangereusement. Les insectes bourdonnent autour de moi, ils fourmillent aussi sous mes pattes; seulement mon bec, fatigué tout comme mes muscles, n'arrive pas à attraper le moindre perce-oreille... Un écureuil semble avoir stocké toute les graines chez lui, je n'en trouve plus. La faim me gagne, mon ventre gargouille.

Fatigué de marcher, je m'arrête sur un rocher de mousse. Je suis sur un col dégarni d'arbre, la rivière coule près de moi, j'entends son ronronnement depuis longtemps déjà. De hautes herbes ont poussé près de son lit, oscillantes sous la brise montagnarde. Un parterre de bryacées resplendit, scintillant. Le courant est fort, et des roches saillantes transpercent l'eau fougueuse qui tente en vain de les enfoncer sous son tumulte aquatique. Moi sur le rivage, solitaire, démuné, incapable de défier cet élément.

Soudain, un cincle plongeur fonce dans ma direction avant de disparaître sous l'eau créant des petites éclaboussures dans le torrent montagnard. Quelques secondes intenable s'écoulent puis sa tête remonte à la surface un peu plus loin, suivi par son corps. Un petit vers gigote dans son bec. Bonne pêche! La tête de l'oiseau est brune et son corps sombre contraste avec son ventre blanc. *Si seulement j'étais ce bel oiseau...* Il se pose sur la rive opposée et, sans me jeter un regard, commence à déguster tranquillement son repas sous mes yeux alléchés. Même si ce n'est pas ma nourriture habituelle, je crois que je serais prêt à manger n'importe quoi.

Je tourne la tête, éccœuré de ne pas pouvoir participer à ce festin. Cela doit faire bien des jours qu'aucun aliment n'a rempli mon estomac... Au début, j'avais tenté des feuilles mortes et des racines rachitiques mais ayant compris que je ne les digérais pas, j'ai stoppé cette tentative de nouvelle alimentation. Comment en suis-je arrivé là? Je ne sais pas repérer les graines sur le sol tellement ma vue est brouillée, je ne sais même pas comment je suis encore en vie et que je tiens encore sur mes pattes... En fait, il y a une sept lunes exactement, les chasseurs m'ont retrouvé. Pas un ours ou des loups, non, ceux venant de la vallée, de la ville... les plus cruels.

Ils m'avaient laissé tranquilles pendant un bon nombre d'années mais voilà qu'ils étaient revenus, eux et leurs chiens. Les premiers jours, mes battements d'ailes avaient suffi pour les semer, mais chaque matin, la traque recommençait. Indéfiniment. À force d'être constamment en vol, mes ailes se sont fatiguées jusqu'à ne plus pouvoir voler du tout. Horrifié, j'ai fini ma course effrénée pattes contre terre, mais ma rapidité s'en voyait diminuée. Il leur a fallu moins d'une journée pour me piéger. Ils étaient cinq: trois chiens, un homme et un bâton de feu. Ils étaient si menaçants! Par une chance inespérée, j'ai réussi à m'enfuir, mais je me doutais qu'ils étaient sur mes traces... N'ayant pas pu manger correctement durant la chasse, j'ai tenté de trouver à manger impérativement pour retrouver des forces et l'usage de mes ailes - en vain. . Pas plus tard que ce matin - le ciel était encore sombre - j'ai entendu un des chiens aboyer. Ils étaient proches. Très proches. Beaucoup trop proches. J'ai pris mes pattes à mon cou. Depuis la menace me pèse sur les ailes et j'angoisse continuellement. J'entends des coups de feu, des aboiements, voire des bruits de pas précipités. J'ai peur. Je n'arrive même plus à réfléchir à autre chose.

Je soupire.

Enfin, j'ose pencher la tête de nouveau vers le torrent qui dévale sous mes pattes. Le cicle est parti. Il n'y a plus que moi et ce reflet d'oiseau déformé. Des plumes en pagaille sous un horrible bec blanc, des yeux tout noir dénués d'expression sous des sourcils bien trop rouges à mon goût, une tête ronde, des ailes minuscules et fades, un ridicule col vert, un plumage sombre mais terne, une largeur impensable, une queue en éventail, une queue abusivement disproportionnée par rapport au corps. Me voici, le grand tétras.

Et j'ai perdu confiance.

Un mouvement attire mon attention. Entre les longues tiges vertes, je vois un petit rat dégoulinant qui sort de l'eau. Il se tourne vers moi et je reconnais le desman des Pyrénées. Une queue nue, un long nez, des fines pattes, et une boule de poil faisant office de corps. Il me regarde d'un air compatissant. Lui-même voit que je suis désespéré. Ne prononçant rien plus qu'un faible couinement, il s'en va et disparaît dans les hautes herbes. *Il n'est décidément pas très bavard...*

J'ai FAIM. J'aperçois sur la berge en face un buisson chargé de baies de genièvre. Miam! Moi qui adore ça! Enfin de la nourriture à portée de plumes! Mes yeux s'illuminent, je me ragaillardis. J'ai l'impression que le monde a retiré un filtre de mélancolie sur la surface de la Terre. La lumière illumine la clairière aux herbes hautes. Mais la vue du torrent déchainé revient, tel un mauvais souvenir. Moi qui voulais le laisser tranquille... Me voilà forcé de

survoler son courant tumultueux. Mais est-ce que mes ailes pourraient supporter une telle distance? Cela faisait longtemps que je ne les avais pas déployées et...

Un craquement, une ombre derrière moi. Je fais volte-face. Ils sont là. Ils m'ont retrouvé. Apeuré, je saute et prends mon envol. Quelque chose me percute, je tombe. J'entends au loin les aboiements incessants des chiens. Mes paupières se ferment.

La noirceur de la nuit. Mon regard flou ne voit que ça. Une brise me caresse les plumes, je reprends mes esprits. Je suis sur la berge du torrent, son bruit étouffé me réconforte. Je suis seul. Les chasseurs ont disparu. Ils ne m'ont pas attrapé, je ne suis pas mort. *Pas encore*. Je me relève. Mon plumage est trempé, j'ai froid. Je me retourne et je vois l'immense forêt qui me fait face, comme une ombre étirée qui s'élève au-dessus de moi. Le buisson de genièvre n'est plus. Ai-je bougé? Vu mon état, j'ai dû tomber dans la rivière et me faire porter jusqu'à cette plage de graviers humides. Ou peut-être n'était-ce qu'un rêve après tout, que le cincle plongeur et le desman n'ont jamais été?

Les arbres sombres se dressant devant moi sont des pins Sylvestres, mais j'aperçois aussi des larges sapins blancs. Je me relève difficilement et accours jusqu'à la lisière de la forêt. Je me penche pour avaler quelques aiguilles de sapins. Leur goût acidulé sur la langue réveille mes papilles. Mon estomac ne crie plus famine. Débordant de joie, je dévore le reste des épines. Rassasié, je remonte ma tête vers la forêt. Un chant d'oiseau illumine les rameaux, le soleil tente de percer entre les branchages. Un blaireau passe entre deux buissons, un cerf s'enfuit derrière un bosquet.

Qu'est-ce que ce monde? Je jette un dernier regard vers le torrent qui m'a sauvé des chasseurs. Je penche la tête en guise de reconnaissance et me mets à avancer dans la forêt sombre. J'arrive à présent dans une zone remplie d'hêtres et de tilleuls. Mes pas me guident petit à petit sur les feuilles mortes teintées d'orange. L'automne touchera bientôt à sa fin. Après avoir mangé ces aiguilles de pins, je sens que je suis à nouveau prêt à les affronter, que la traque ne me fait plus peur, que je suis prêt à tout. Mais est-ce vraiment le cas?

J'erre sans trop savoir à quoi m'attendre. Tout est si nouveau ! Avec mes plumes trempées, mon ignorance démesurée sur cette forêt et mes ailes inutilisables, je ne suis pas mieux qu'un poisson sans nageoires, qu'un loup sans croc. À la fois tout m'est inconnu, à la fois je me sens plus en sécurité que nulle part ailleurs. C'est comme si l'Homme n'était jamais entré dans ce lieu serein... Ou du moins pour l'instant. Une odeur purement animale règne, l'odeur musquée des prédateurs tels les meutes de loup. Je n'en ai jamais croisé. Je sais que

nombreux d'entre eux ont mangé mes confrères mais ils me faisaient presque moins peur que les chasseurs.

L'Homme représente la mort pour nous, les proies. Les loups aussi. Mais le chasseur de la vallée est traître, ne se fie qu'en son bâton de feu et ne veut faire de nous que des trophées. Mon frère s'était retrouvé dans le terrier de l'Homme: des têtes de plusieurs animaux étaient accrochées tels des tableaux, dont un tétaras. Toute cette traque n'existait que par la stupidité de l'homme. Ma mort serait pour lui une victoire, pour moi une humiliation. Mais apparemment, il semblerait qu'il n'a pas compris le sens de la vie, que pour lui tuer un oiseau serait comme jeter un simple caillou, sans aucune autre conséquence...

Je soupire. Il ne comprendra jamais.

Je redresse la tête. Soyons optimiste. Il n'aura jamais ma tête pendue sur le mur de son salon. Jamais il ne pourra se pavaner de m'avoir tué. JAMAIS. Mes yeux sont à présent deux pupilles scrutant la pénombre. Je sens la force du courage affluer dans mes veines, tel une chaleur, un poison se répandant dans mon corps, de la pointe de mon bec jusqu'à la plus longue plume de ma queue. J'ai l'impression de posséder ce courage comme un bien et à la fois l'impression de résister à sa puissance qui, trop grande, pourrait m'emmener à la rancœur et à la haine. La colère.

Je baisse la tête et laisse partir toute la malveillance qui résonne en moi. Sans courage, je vois mon assurance décliner. Mais quelque chose retient mon esprit. Un soupçon de confiance tient bon, et s'accroche pour y rester à tout prix.

Bon, et maintenant? La forêt entamait une montée abrupte sur les côtés de la montagne. M'armant de courage, je commence à grimper dans la nuit. On n'entend que le bruit de mes pas sur les feuilles croustillantes. Mon corps me supplie d'arrêter, ma tête me hurle de continuer. Les chasseurs ne sont pas loin. Ils ont fait un campement près du torrent. Je vois la lueur de leur feu.

Le feu. L'élément qui a ravagé mon nid lorsque je n'étais qu'oisillon. Le feu qui apparaît comme un dieu en colère quand la foudre frappe un arbre. Le feu que maîtrisent si bien les hommes. Certains animaux voient dans le noir, d'autres se repèrent dans l'obscurité, l'Homme lui a le feu.

Fatigué, terrifié, c'est la peur qui guide mes mouvements. J'essaye à tout prix de garder la tête froide mais peine perdue: mon ventre est noué, ma respiration est saccadée, j'étouffe entre ces longues plumes. J'aimerais laisser mon âme s'envoler pour ne jamais rejoindre ce monde. S'envoler pour faire disparaître tous ces problèmes et faire éclater les bulles d'angoisses. La confiance s'est envolée. Pas moi.

Une ombre passe près de mes plumes. C'est une laie, accompagnée de ses marçassins. Des bouts de défenses ressortent de sa mâchoire et un poil dru recouvre son corps. Elle tourne sa large tête vers et me lance un regard d'avertissement: « Ne t'approches pas d'un millimètre de mes petits, sinon je te réduis en miettes » semblent dire ses yeux. Plus menace qu'avertissement on dirait... Mais je ne riposte pas. J'accélère et m'en vais plus loin, laissant la famille de sangliers seule.

La pente est de plus en plus raide. Mes pattes glissent dans la boue et mon corps fatigue. Un des chiens aboie au loin. Cette fois, je ne peux plus résister, épuisé, je m'écroule près d'un arbre. Mes yeux se ferment sous la fatigue, un hibou hulule. C'est la nuit.

*Lente, la poussière d'étoile se pose sur la Lune.*

*Puis, retombée, elle s'en va sur les lagunes.*

*Un grand coup de vent, et la voilà repartie,*

*Vers la montagne, Pyrénées et terre d'ici.*

*Elle est blanche, froide, tendre ou encore éclatante,*

*Des jours, moi je la trouve même miroitante.*

*Mais sa colère sait faire trembler les sapins*

*Qui peuvent tomber sous le poids de son chagrin.*

*Poussière d'étoile, toi qui vient des beaux ciels bleus,*

*Montre-moi ta force, ta puissance, et tes beaux yeux.*

Je me réveille en sursaut, la sueur perle à mon front. Étrangement, des frissons parcourent aussi mes plumes et mon bec. Le soleil est haut. Tout est blanc. Blanc éclatant comme un faisceau de lumière posé sur le sol. Je me relève et je marche quelques instants. J'ai terriblement faim. J'engloutis les épines de sapin qui sont face à moi. Cette fois-ci, je sens leur présence. Les chasseurs sont là. Mes pas ne s'enfoncent plus dans la boue brunâtre, mais dans l'épaisse couche blanche du Froid. *La poussière d'étoiles*. Son nom est connu par les tétras et

par les autres animaux. Elle représente la fin des saisons chaudes et le début du Froid. Ce sont les larmes de l'hiver, le souffle du ciel, les gouttes de pluie des montagnes, la poussière d'étoiles.

Tout me semble si calme, c'est comme si la forêt retenait son souffle pour ne pas déranger le blanc éclatant, pour ne pas le souiller. Mais toujours l'angoisse plane, comme si un mouvement de trop pouvait détruire la beauté et la mélanger au monde réel.

Le bâton de feu hurle soudain près de moi. L'équilibre de la poussière d'étoiles s'effondre emportant sa sérénité avec elle. Les voilà. Cœur battant, je m'enfuis sans regarder derrière moi. L'Homme a lâché les chiens. Je les entends crier autour de moi. Je zigzague entre les buissons pour essayer de brouiller les pistes mais en vain; mes petits pas fatigués ne seront pas à la hauteur des grandes enjambées des chiens. Je sens que la fin est proche et que ma vie se resserre comme un tunnel étroit ne laissant qu'une seule sortie. *Une seule.* Cette fois, mon cœur manque un battement. Un canidé me mord rageusement la queue. Un cri de douleur s'échappe de ma gorge mais mes pattes accélèrent. Tout se passe rapidement. Je n'arrive pas à analyser la situation; je continue de courir. La poursuite se finit dans une clairière circulaire. Un ours est là. Son regard sage m'observe et il se lève sur ses deux pattes. Les chiens aboient. Moi, je suis tétanisé, incapable de mouvoir la moindre plume. Au moins, les chasseurs ont changé de cible. L'Homme n'est pas encore arrivé mais les chiens font résonner leurs jappements dans la montagne. Ils s'approchent du grand Prédateur des montagnes. Un long grondement s'élève dans les Pyrénées. Les chiens se sont tus. L'ours a parlé. Quelques secondes de suspension avant que l'Homme ne détruise le lien et l'autorité de l'ours. Les canidés attaquent de nouveaux sous les encouragements de l'être sans pelage. Des coups enflammés se répercutent. Le Prédateur grogne de nouveau. Mais à présent, plus aucun avertissement ne se lit dans son cri. D'une de ses pattes acérées, il envoie l'un des chiens dans les ronces avant de faire reculer l'autre de son puissant grondement. L'Homme tire mais ne vise pas assez bien. En tout cas pas assez pour toucher le plantigrade.

L'ours est là.

Ses poils bruns, sa tête ronde, ses yeux puissants, son museau, ses oreilles rondes, mais surtout ses griffes. Je sais que je ne vais pas y réchapper si je reste plus longtemps ici. Le plus discrètement possible, je disparaiss derrière les arbres et les buissons. Enfin, je me mets à courir de toutes mes forces. L'ours m'a sauvé mais ce n'était peut-être que du hasard. Il ne m'aurait pas forcément épargné par la suite. Fuir était la seule solution pour moi, la proie de tous.

Pour une raison que j'ignore, je sais que l'Homme ne reviendra plus. Il aura compris la leçon. L'ours peut tuer, mais aussi apprendre. Le Prédateur est vénéré, et à la fois craint. Je ne

sais pas - et je ne saurais jamais - si l'ours voulait m'offrir son aide ou si ce fut seulement la chance qui opéra ce jour-là. Mais, toujours je me souviendrai de ce moment.

J'arrive sur une crête dominant les Pyrénées de sa hauteur. Les arbres se font plus rares. Les buissons plus bas. Je surprends un isard qui s'enfuit en m'apercevant. Le soleil est haut. La poussière d'étoile irradie comme un diamant pur. Les montagnes me font face, tel des dragons endormis sur la surface de notre monde. Je marche à pas hésitants, la poussière d'étoile devient molle et profonde. J'avance à tâtons, ne sachant pas où se trouve les trous, les reliefs.

Je tombe soudain, comme aspiré dans la blancheur de l'hiver. Je me débats, arrive à me dégager et m'envole dans le ciel pâle. Mes ailes se sont dépliées, comme si soudain le poids de mes peurs qu'elles devaient endurer s'était comme volatilisé. Voler! Voler ! Même si je ne plane pas tel un vautour, j'ai l'impression d'être comme son égal, observant tous deux la vallée des hautes crêtes ciselées. Je sens le vent me caresser les plumes, le sol et les soucis se décrocher de mon corps fébrile. Je bats frénétiquement des ailes et longe la crête tant bien que mal. Je vois d'un côté la forêt dense que je viens de traverser, de l'autre une longue pente inclinée remplie de fougères. Voler! Je vole à nouveau! Finalement, je me pose sur un arbre solitaire et contemple le soleil se couchant derrière les montagnes blanches. Le temps de la Peur est révolu. Les beaux jours reviendront et sans peine la joie pourra de nouveau emplir les cœurs. En attendant, je reste sur ma branche, comme retenu par un seul fil face au vide des montagnes qui m'aspirent. Ma tête se relève et mes yeux observent longuement le calme qui m'est donné par ce Monde, par cette poussière d'étoiles.

Je ne suis plus ce tétras déboussolé qui ne sait pas où aller; je ne suis plus cette proie angoissée fuyant désespérément la mort qui l'attend; je ne suis plus cet oiseau affamé ne sachant même plus voler; je ne suis plus cette être sans confiance ni espoir.

Me voici, le grand tétras.

La vallée s'étire aussi loin que porte mon regard. Je n'ai plus qu'à déployer mes ailes, donner une impulsion et m'envoler.

FIN

Signes : 17751